

Trois textes douaisiens sur Marceline Desbordes-Valmore

JEAN VILBAS

La Légende de Gayant *d'Henri Sureau*

77

Henri Sureau est un poète douaisien, auteur de publications éditées au milieu du XIX^e siècle. Dans *La légende de Gayant*, poème dédié à Mme Marceline Desbordes-Valmore, imprimé par Adam d'Aubers et publié chez Lucien Crépin en 1856, il évoque le rôle joué par Marceline Desbordes-Valmore dans l'avancement de son projet. Il justifie par l'attachement de Marceline, « cœur humble qui n'aspire qu'à son pays natal », à sa région, la dédicace qu'il offre à la poétesse sous forme d'un poème placé en tête de la brochure. Tout comme Marceline Desbordes-Valmore, il se réclame de « l'amour de la patrie » dans le choix d'un thème local : celui de la légende de Gayant.

Le choix de Marceline Desbordes-Valmore est aussi comme l'affirme Henri Sureau une manière de conjurer l'oubli ou du moins de tirer avantage de la notoriété de l'écrivaine :

Et je vous le dédie, ô Desbordes-Valmore !
Afin qu'il échappe à l'oubli.

Citant une lettre (inconnue), il souligne l'accueil bienveillant que lui fit Marceline Desbordes-Valmore à la fois pour son sujet (« le géant amour et gloire de notre ville ») et pour le traitement qu'il en propose : la lecture faite par une grand-mère à son petit-fils de la légende du géant douaisien.

DÉDICACE

À MADAME

Marceline Desbordes-Valmore

En recevant des fleurs de la terre bénie
Où Paul ne cessait de gémir ;

Au milieu des grandeurs, la tendre Virginie
 Pleura, mais frémit de plaisir !
 La nature et les arts, de leurs mille merveilles
 Charment les yeux du voyageur ;
 Qu'un chant de son pays résonne à ses oreilles,
 Son cœur bondira de bonheur.
 Ah ! si de simples fleurs, d'une main amicale
 Envoi délicat et charmant,
 Loin, bien loin de Douai, votre terre natale,
 Vous ont émue également¹,
 Comme ce voyageur, quand vous pouvez entendre
 Voir mille chefs-d'œuvre divers :
 Sous l'attrait d'un récit du beau pays de Flandres,
 Peut-être aimerez-vous mes vers ?
 Daignez donc l'écouter. Pourtant je crains encore
 À la tâche d'avoir faibli.
 Et je vous le dédie, ô Desbordes-Valmore !
 Afin qu'il échappe à l'oubli².

Le Gardien de la ville d'André Obey

Le dramaturge douaisien André Obey (1892-1975), célèbre pour ses pièces inspirées du théâtre classique, a commencé sa longue carrière d'écrivain par trois romans liés à sa ville natale. Le premier d'entre eux, *Le Gardien de la Ville*, publié en 1919, évoque la Première Guerre mondiale et en particulier l'occupation de Douai par les Allemands. Les événements sont vus à travers les yeux de Gayant, géant de la ville et figure protectrice légendaire.

À la fin du récit qui évoque l'année 1917, le géant et sa famille convoquent des figures historiques douaisiennes comme Marceline Desbordes-Valmore et Jean de Bologne³, et des éléments représentatifs de la ville de Douai à l'instar de la statue Spes⁴ et de la cloche du Beffroi, Scolastique⁵.

1. [Note de l'auteur.] M. Duthillœul envoya à Madame Desbordes, alors résidant à Bordeaux, un panier de fleurs de Douai. Ce poète charmant répondit par une pièce de vers intitulée : « La Fleur du sol natal. »

2. Henri Sureau, *La Légende de Gayant. Poème dédié à M^{me} M^{ine} Desbordes-Valmore*, « Dédicace à madame Marceline Desbordes-Valmore », Douai, Lucien Crépin, 1856, p. 9-10.

3. Le sculpteur Jean de Bologne (1529-1608) connu sous le nom de Giambologna a vécu plus d'un demi-siècle en Italie ; son œuvre s'inscrit dans le courant maniériste. La ville de Douai lui a érigé un monument, place L'Hérillier.

4. L'allégorie de bronze représentant l'espérance, sculptée par le douaisien André-Louis-Adolphe Laoust (1843-1923) a été installée place Suzanne Lannoy (alors place Thiers) en 1884 ; elle a été fondue durant la Seconde Guerre mondiale.

5. Ce nom n'apparaît pas dans la liste des 53 cloches qui composent aujourd'hui le carillon du beffroi de Douai.

Marceline Desbordes-Valmore apparaît comme une artiste sensible et profondément misanthrope qui irrite le Gayant et le conduit au désespoir. Elle apparaît détachée des questions du temps *a contrario* des formes d'engagement qu'elle a pu représenter dans sa vie bien remplie.

— C'est vrai, Gayant, dit la voix mélodieuse de Marceline : je suis contente, je savais bien que tu veillais.

— Je veille, oui, mais c'est insuffisant... Qu'est-ce que tu penses de tout cela, Marceline ?

— Le jardin est triste, Gayant. Les roses...

— Je sais, dit Gayant, nous sommes en avril.

— La pauvre église Notre-Dame grelotte sous son manteau de lierre... et le puits près duquel je jouais tout enfant...

— Oui, oui, dit Gayant, c'est entendu. Le printemps est frileux, cette année. Mais les Allemands, Marceline, la guerre ? ...

— Que t'en dirais-je, Gayant ? Voilà trois ans et six mois qu'on ne vit plus. C'est l'hiver... le quatrième hiver ? Je me sens lasse, molle, endormie. On n'aime plus...

— Eh ! parbleu, dit Gayant, voilà ce dont il s'agit. Et c'est pourquoi je vous demande conseil à Jean⁶ et à toi, qui êtes des artistes, à toi surtout, Marceline, qui aimes beaucoup et qui en souffris.

— Hélas, soupira Marceline, que veux-tu, Gayant ? on change ! ... C'est forcé. Si nous avions gardé au cours de cette guerre interminable le même pouvoir de sentir et de souffrir qu'en 1914, mais, Gayant, nous serions fous — oui — tous ! Mais notre cœur s'est cuirassé de... je ne sais quelle résignation sous laquelle il bat... toujours, bien sûr... mais plus lent, plus sourd, tout froid.

— Oh ! dit Gayant, mais tu me fais une peine infinie, Marceline... Selon toi, alors, tout est pour le mieux ?

— Non, non, dit Marceline, de jour en jour l'isolement nous abat davantage, nous étouffe, nous tue. Il est temps que la guerre finisse... Mais finira-t-elle ? Il y a des moments où je m'imagine qu'elle durera jusqu'à la fin des siècles. On n'aime plus, non. L'amour ? qui s'en soucie ? J'ai cru longtemps qu'il était au-dessus de toutes choses. Mais maintenant je dis : « Au-dessus de l'amour, il y a la vie ! ... ». Oui, oui, s'écria-t-elle en s'exaltant, regardez venir le quatrième printemps de guerre, qu'est-ce qu'il nous apporte ? Dis-le moi, dis-le moi, Gayant ! Il nous apporte la misère, la douleur et la mort, et bien pis que tout cela, la haine. Les soldats qui meurent, les civils qui agonisent, tous veulent vivre, éperduent vivre, et tous piétinent avec rage les souvenirs, les illusions, les espérances, tout ce qui nous unit aux choses, lie notre existence à d'autres existences, et on renie la sournoise douceur du passé, on repousse avec effroi l'énigmatique et cruel avenir. L'amour est mort et c'est la vie qui l'a tué.

Elle se tut un instant et reprit avec égarement.

— Est-ce que la Patrie compte encore ? ... Est-ce qu'il y a encore des cités ? Est-

6. Il s'agit du sculpteur Jean de Bologne (1529-1608).

ce que tu as su, ô Gardien, garder ta ville ? Je ne vois plus de communion. Je ne vois plus que l'égoïsme, que des hommes farouches, cruels, déments, qui serrent les poings et crachent des injures. L'humanité, c'est une cohue affolée qui bat les murs d'une salle incendiée et qui cherche la porte où souffle le vent pur, le vent frais, le vent salubre. Les hommes piétinent pour n'être point piétinés. Et la souffrance et la peur les rendent fous. Et le terrible... je vais vous le dire...

— Le terrible ? haleta Gayant.

— C'est qu'on ne sait même pas où est la porte ni s'il... y en a une, et qu'on tue au hasard, dans l'ombre... parce que... cela rassure.

— Bon Dieu ! dit Gayant, en tirant sur sa grosse moustache, nous sommes de pauvres bourriques si nous ne savons pas garder une foi⁷ ! ...

« *L'rindez-vous avec Marceline* » de Constant Copin

80

Constant Copin (1892-1974) est un poète picardisant, chantre de Douai, notamment dans son recueil *Au pays des vint's d'osier*⁸. Après vingt-cinq ans de travail au fond de la mine, à Dornignies et dans la Côte d'Or, il entre à la Mairie de Douai comme appariteur et se consacre à l'écriture. Il reçoit de nombreux prix, notamment celui des Rosatis de Flandre et d'Artois en 1949. Quelques années avant sa mort, Constant Copin publie dans la revue locale *Bulletin de l'Amicale de la Police – District de Douai*, un dialogue entre Marceline Desbordes-Valmore et « mossieu le patoisant ».

Le poème se présente comme le rêve d'une rencontre entre les deux poètes. Il se réclame des quelques œuvres en picard écrites par Marceline Desbordes-Valmore, publiées en 1896 par Benjamin Rivière⁹ ; il évoque la poétesse comme une autrice maîtrisant le « patois douaisien ».

Le poème évoque les vicissitudes des trois statues de Marceline Desbordes-Valmore, érigées près de la Porte Notre-Dame, le choix de leurs emplacements successifs, la destruction des deux premières.

Marceline Desbordes-Valmore, à la fois plaintive et belliqueuse, déplore l'emplacement de la troisième statue : « Et ch' l' heur j'ai l'air d' tourner l' dos à l'mason »

L'RIDENZ-VOUS AVEUC MARCELINE de Constant COPIN

L'Jour qu' j'avos rindez-vous avec m' Marceline.
J'véios point à mét » ; cha n'étoit qu' du brouiard.
Et dins rue d'Valainciennes, artdev'nu rectiline.
D'un pas ocore alerte ej marchos fin gaiard.

7. André Obey, *Le Gardien de la ville*, Paris, Librairie des Lettres, 1919, p. 146-149.

8. L'expression « vint's d'osier » fait référence au géant de la ville et à la cage d'osier qui constitue son corps ; par extension, elle désigne l'ensemble des habitants de la cité.

9. Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies en patois*, Douai, Imprimerie Delattre et Goulois, 1896.

Je l'trouvot par drière ech l'Egliche Notre Dame,
Alle avot sin visah' tout marqué par l'innui.
M'approchant duchett »mint ej li dijot : « Madame
Vous avec un air triss' comme un vieux bonnet d'nuit ».

« Bin seingneur ! qu'a m'répond : j'voudros bin t'vir à m'plache »
Et ch'est fort in colèr' qu'a m'dijot in m'toisant :
« Ti, te saque ed su' pipe avec un air bènache
T'es point gramint malin mossieu le patoisant !!
Faut te seuche un bie-c-bos pour ti m'parler d'la sorte.
Mi qu' j'ai eu tant d' misèr' ; bé te dro t' ête honteux. »
Excusez-me qu'ji dis, car éj sintos m'naorte
R'monter à min gozier ; et j'étois tout péteux.

« Avant la guerr' quatorze a m' mason j' fajos face.
Poursuivot Marcelin' j'véiot m' n' habitation.
Mais seul'mint in dix-sept chés bôch's i ont eu l'audance
Ed m'arracher d'min socl' pour el déportation.

Quind j'sus parti la-va j'tassur' que j'étois belle
J'étois dur' (résistante) et pis bronzée à point.
In All'magn' j'ai fondu comm' du beurre à l'païelle.
Quind j' r'buzie à cha j'in rong'rot mes deux poings.
Pis in m'a oblié pendant des longu's années.
Et pis in à r'buzié à Marcelin'Valmor.
Alorss là j'véios pus l'mason dù qu' j'étois née,
Car in m'avos plaché d'avant l'monument aux morts.

J'étois quind mêm' fin bin à côté de l'Saint Vierge,
J'fajos face à ch' Poilu : à ch' l'Arbalétrier.
J'véios les Vint's d'Osier v'nir aleumer leu cierge.
Mais d'nouviau in quarant' je m'fajos étrier !!
Pindant l'borbardemint, m'lyre alle étot cassée.
Ch'tiot Jésus i r'wéittiot ave ses zyux ravis
L'rue d'Valaincienn's qui étot tout partout inbrasée.
Ch'est à ch' momint que m' tête all' roulot su ch' parvis.

Tiens r'weitt le ch' tiot Jésus ; li, i est cor' d'ins l'mêm niche.
Et mi à ch' l' heur j'ai l'air d' tourner l' dos à l'mason.
Mais si j'ai perdu m'tiète et qu' je rweitt' sur Aniche
Surtout n'cros point pour cha qu'j'ai perdu' la raison. »

« Ah ! ch'est pour cha qu'ji dis, qu'vous avez l'air perplesque,
Je m'demaindos pourquoi qu' vous me r'weitiote ainsin.
Vous avez les sourcils in accencirconflesque,
Vous tournez l'dos à D'wai et vous r'wéittier sur Sin ? »

Ha ! non n' arcominch point à m' raconter tes craques
Si ch'est pour cha qu't'es v'nu m'rind' visite aujord'hui,
Fous l'camp d'ichi tout d'suite et artourne à t'baraque

J' n'ai jamais vu' d' ma vie un poët' si mal d'hui¹⁰

Tout stomachqué, j'li dit alors plein d' politesse :

« Vous parlez bin l'patois : j'lavos jamais buzéié »

« Et bin ! min pauv' tiot viux, m' répond l'grine poétesse

J'lai connu avaint ti l'lingach des Vint's d'Osier »

Mais tout d'un cop j'intind eun' voix impérative,

Qu'all criot a m' n' orel » : « Vite i-est six heur's edmi,

Revel te gros flémard va à l'coopérative »

Révos cha dins l'fauteuil du qu'jéto indormi¹¹ !

10. Mal d'hui : mal appris, mal élevé.

11. Constant Copin, « L'rindéz-vous avec Marceline », *Bulletin de l'Amicale de la Police - District de Douai*, 1971, p. 17.